

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

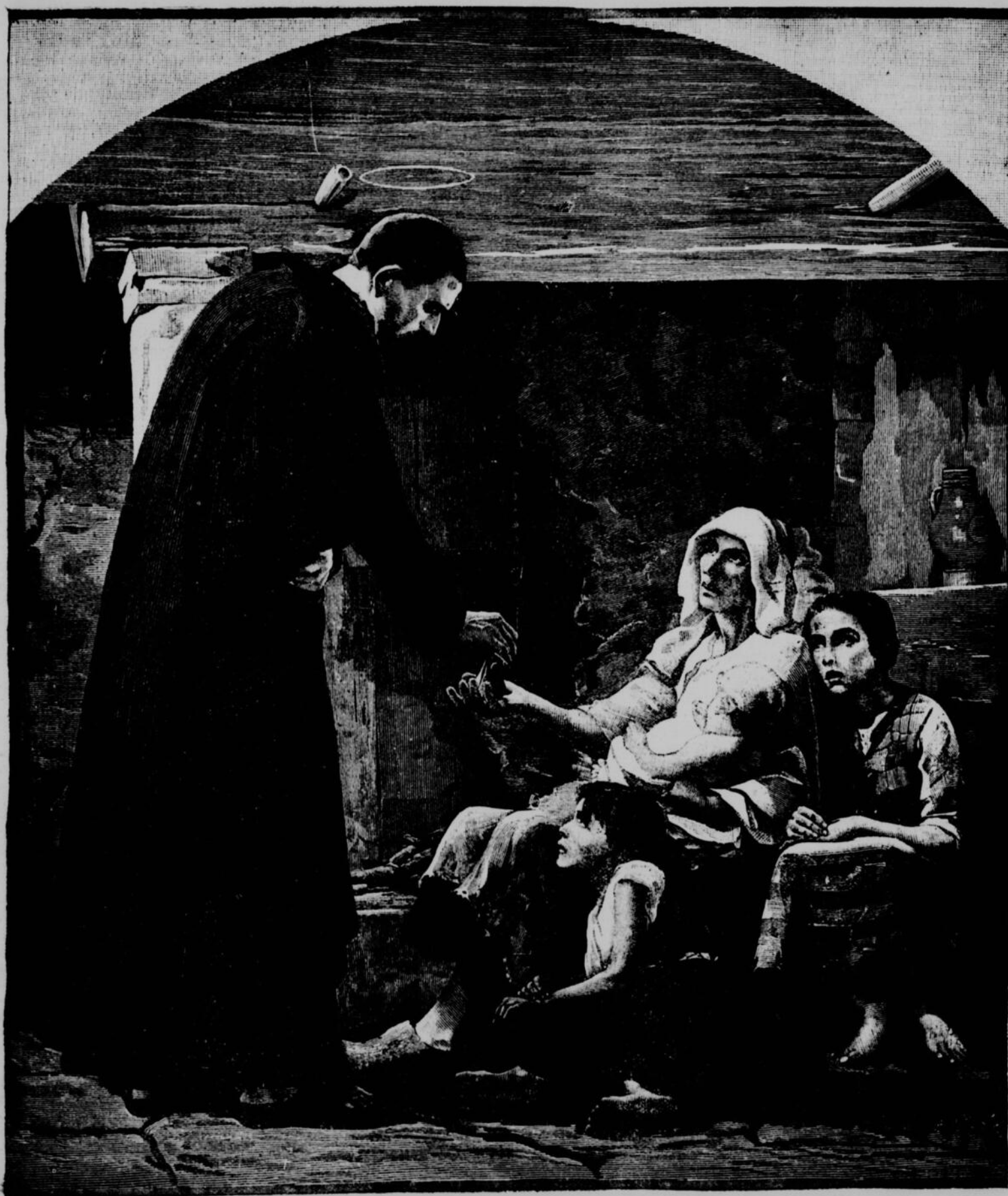
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 277. — SAMEDI, 24 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1889.—SAINT FRANÇOIS REGIS SECOURANT LES PAUVRES.—TABLEAU DE M. J. AUBERT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 AOUT 1889

SOMMAIRE

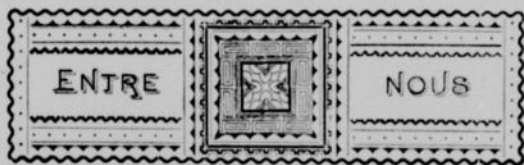
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Promenade à travers l'Exposition Universelle de Paris, par P. Colonier. — Etymologies, par Hector Servadey. — Les poissons électriques, par Fernand Hamel. — Le rôle de la femme dans l'humanité, par Lauriane. — Revue générale, par G.-A. Dumont. — Pensionnat Sainte-Angèle. — Réverie, par Paul Durand. — Bibliographie. — Saint-François Régis. — Nos primes : Liste des réclamants. — Science amusante (avec gravure). — Choses et autres. — Variétés — Récitations de la famille. — Feuilletons : Les Mystères de Panama. — Sans Mère (suite).

GRAVURES : Salon de 1889 : Saint-François Régis secourant les pauvres. — Une bonne prise. — Les poissons électriques : la torpille. — Gravure du nouveau feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Les Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada (1756-1760), viennent d'être publiées.

Vous savez que ces documents si précieux pour notre histoire ont été donnés, il y a un an environ, au gouvernement de la province de Québec, par le comte de Nicolay, arrière-petit-fils du duc de Lévis, à la condition qu'ils soient imprimés textuellement et intégralement, et qu'il (le gouvernement) se réserve la propriété exclusive de cet ouvrage, afin qu'il ne devienne pas un objet de spéculations individuelles.

Ces conditions ont été remplies et les lettres du chevalier de Lévis, ainsi que le journal de ses campagnes, viennent d'être publiés.

Je viens de parcourir le volume des lettres du vainqueur de Sainte-Foye, et vous ne pouvez croire avec quel intérêt on suit, pour ainsi dire, jour par jour, les détails des événements qui ont illustré cette époque de revers et de victoires de 1756 à 1760.

Il faut lire ces lettres pour bien se pénétrer de la gravité de la situation, de la lâcheté de Louis XV et de la bravoure des dernières troupes françaises abandonnées à leurs propres ressources, en face d'un ennemi formidable qui recevait chaque jour de nouveaux renforts.

Le cadre d'une causerie est trop étroit pour analyser cet ouvrage, mais je crois vous intéresser en vous en disant quelques mots.

J'ouvre le livre au hasard et je tombe justement sur les lettres qui traitent de l'avant-dernier chapitre du sombre drame qui termine les hostilités.

* * * On est à la fin du mois d'avril 1760, les Anglais viennent d'être battus à Ste-Foye, et le chevalier de Lévis assiège Québec avec une poignée de braves, sans artillerie suffisante, sans munitions, espérant toujours un secours de France, ce secours qui ne viendra jamais. — Louis XV pense bien au

Canada ! il est aux pieds de madame de Pompadour. . . .

Voici comment, en quelques lignes, Lévis expose sa situation au marquis de Vaudreuil :

Du camp sous Québec, le 30 avril 1760.

" J'ai l'honneur de vous rendre compte que nous avons ouvert la tranchée la nuit dernière. Le travail n'a pas été considérable, le terrain étant des plus mauvais et presque point de terre. Nous avons employé toute la journée d'hier à former notre parc d'artillerie et à préparer les matériaux pour le siège. Les ennemis démasquent beaucoup d'embrasures, ce qui nous annonce un feu considérable de leur part. Tout cela ne serait rien, si nous avions l'artillerie et les munitions nécessaires pour leur répondre ; mais il faut espérer qu'il nous viendra quelque chose de France. Si notre faible artillerie pouvait ouvrir le mur, je vous assure que j'y grimperais le premier, et que le succès ne dépendra ni de moi ni des troupes, qui sont très bien disposées."

Le siège commence donc, on se canonne, on se mitraille, on se fusille, mais on se respecte, on s'estime, et les deux généraux font assaut de politesse aussi bien que de bravoure.

Quand on voit de nos jours les attaques sauvages et lâches des illuminés orangistes et fanatiques, contre nous, notre langue et nos croyances ; quand on voit les étranges suppliques qu'ils remettent entre les mains du représentant de la reine, afin de nous humilier et de nous asservir à leurs préjugés haineux, il est bon de leur rappeler comment nos aïeux et ceux de ces dégénérés se faisaient autrefois la guerre et ce sont les deux adversaires, les généraux de Lévis et Murray qui vont nous le dire.

Les deux armées souffrent, elles manquent de bien des choses, les blessés et les malades n'ont pas ce qu'il leur faudrait. Lévis a dans ses ambulances des blessés anglais, les médecins disent que le vin leur ferait grand bien, mais il n'en a pas ; que faire ? Il s'adresse à l'ennemi, et voici la correspondance qui s'échange entre son capitaine d'état-major et le secrétaire du général Murray :

" Du 1er mai 1760.

" En réponse du billet que M. le chevalier de Lévis vous a écrit, j'ai ordre de la part du général de vous faire savoir que de tout son cœur il laissera sortir trois ou quatre barriques de vin, pour l'usage de l'hôpital. Son Excellence croit que M. de Lévis ne lui refusera pas de la pruche, en échange. Il vous prie de l'assurer de ses remerciements pour toutes les attentions qu'il a eues pour les prisonniers."

Lévis n'est pas en reste de politesses et répond ainsi :

" Le vin que j'avais souhaité avoir de Québec n'est qu'une douceur pour les malades et pour les officiers anglais prisonniers, attendu que je suis hors d'état de leur en fournir. La pruche que l'on demande est un remède pour ses scorbutiques ; je n'ignore point que la moitié de la garnison en est atteinte. Cette place étant assiégée, je ne dois point envoyer ce soulagement ; mais je n'en laisserai pas manquer aux malades qui sont à l'hôpital général, dont je désire fort la guérison, puisqu'ils sont en lieu à ne pouvoir me nuire."

Il envoie donc de la pruche aux malades anglais, et le général Murray reconnaît à son tour ce bienfait.

" Du 4 mai 1760.

" Je vous prie de faire bien mes remerciements à M. le chevalier de Lévis de la pruche qu'il m'a fait le plaisir de m'envoyer. Ayez la bonté de lui présenter un fromage de Chester de ma part ; c'est tout ce que j'ai de mieux à lui offrir dans les circonstances présentes. On enverra trois barriques de vin de M. Martin par la première occasion à l'hôpital général.

" Je ne crois pas qu'il y ait du café en ville. Si on ne peut en trouver, on enverra à Mme Sainte-Claude la provision qu'elle demande."

Le même jour, entre deux volées de coups de canon, Lévis répond ainsi :

" Le 4 mai 1760.

" Je suis fort aise, mon cher Bellecombe, que les deux paquets de pruche que j'ai envoyés pour la

personne de M. Murray lui aient fait plaisir. Remerciez-le du fromage de Chester qu'il m'a envoyé. Faites-lui passer, en lui faisant mes compliments, les perdrix et les bécassines que je vous envoie."

Ainsi, vous le voyez, les deux généraux ennemis s'envoient du fromage, des perdrix, etc. Bien plus, ils se prêtent des journaux, tout en spécifiant bien qu'il faut les rendre. . . . pour ne pas gâter la file, sans doute.

. . . " J'ai l'honneur, écrit Murray à Lévis, le 10 mai, de vous envoyer les gazettes qui me sont arrivées en dernier lieu ; ayez la bonté de me les rendre quand vous en aurez fait la lecture."

Lévis lit ces journaux avec anxiété, avec fièvre, car il les renvoie le même jour, et cette lecture faite à la hâte se comprend bien ; ne doit-on pas s'occuper des braves qui se font tuer pour leur roi.

Leur roi ! ah, il a bien autre chose à faire !

" J'ai l'honneur, dit Lévis, de vous remercier des gazettes que vous avez bien voulu me faire passer et que je vous renvoie. Je crois que vous avez été aussi surpris que moi qu'on n'y fasse aucune mention de ce continent ; j'espère dans peu être à même de vous envoyer de plus intéressantes."

Quel arrière-pensée cache cette dernière phrase ? D'où peuvent-elles lui venir ces gazettes plus intéressantes qu'il attend ?

D'où ? mais, de France ! Elles lui parviendront bientôt, il est impossible qu'il en soit autrement, c'est la flotte française qui va les lui apporter ! c'est le secours qui va arriver, et il est temps, car tout va mal et les lettres qu'il écrit au marquis de Vaudreuil sont bien tristes dans leur héroïque simplicité.

" Au camp près de Québec, le 13 mai 1760.

" Nos batteries sont en mauvais état ; nous avons eu hier au soir deux pièces de 18 qui ont crevé, et la pièce de 24 qui a été mise hors de service par une bombe ; elle était déjà fendue. Avec le peu de grosses pièces qui nous restent et la qualité n'en étant pas bonne, nous sommes hors d'état de faire brèche. Les officiers d'artillerie se plaignent aussi que la poudre est éventée, et n'a pas la force qu'elle devrait avoir. Sans tous ces accidents nous aurions fait brèche, n'étant qu'à deux cents toises de la place, en attaquant le bastion qui est entre celui de la poudrerie et celui de la porte Saint-Louis, où est une fausse baie.

" Dans ces circonstances fâcheuses je suis obligé de temporiser et chercher à gagner du temps, en me tenant en mesure de pouvoir recevoir les secours qui pourront arriver de France. Et, si nous en recevons en canons et poudre, la place sera bientôt prise, car, sans avoir fait brèche, il n'est pas possible de tenter une escalade etc., etc.

Deux jours se passent encore, et pas de nouvelles de la flotte française !

Le 15 mai, Lévis s'exprime ainsi dans une lettre adressée au marquis de Vaudreuil :

" Nous faisons moralement tout ce qu'il est possible de faire ; nous ne sommes point heureux, car, si nos pièces de canon n'eussent par crevé, nous aurions pu faire brèche. Il est temps que ceci finisse d'une façon ou d'autre ; je crois que cela ne tardera pas, attendu qu'il vente gros nord-est et que nous sommes aux grandes mers. Je suis peiné de voir que nous perdions tous les jours quelqu'un à la tranchée ; mais cela ne peut-être autrement ; si nous sommes assez heureux pour qu'il nous arrive du secours, nous prendrons bientôt Québec."

Le même jour il écrit à l'intendant Bigot :

" Vous avez vu, par ce que j'ai mandé à M. le marquis de Vaudreuil, notre situation. Elle est des plus inquiétante. Je crains bien que la France ne nous ait abandonnés ; car il vente nord-est depuis longtemps, nous sommes dans les grandes mers, et rien n'arrive. Nous avons fait et faisons ce que nous pouvons. Je juge la colonie perdue sans ressource, s'il ne vient du secours."

Il avait raison, la colonie était perdue, car c'est pendant la nuit suivante que deux gros navires venaient de mouiller à la Pointe Lévis. C'étaient deux navires anglais, et d'autres les suivaient. Le sort en était jeté, il fallut lever le siège et retraiter avec peine sur Montréal.

Vous savez qu'il est de mode depuis longtemps chez les Anglais, non pas les Anglais d'Angleterre, mais les agitateurs francophobes, de mentionner à peine la bataille de Sainte-Foye, mais de la regarder

der comme un épisode, une escarmouche, une affaire d'avant-postes.

Ce n'est pas ainsi qu'en parlaient les acteurs du drame, ceux qui avaient combattu.

Dans une lettre envoyée à Lévis, M. de Malartie, blessé et retenu à l'hôpital de Québec à la suite de la bataille du 13 septembre, dit :

« Tous les officiers anglais conviennent bien que nous avons pris, le 28, la revanche du 13 septembre. Ils rendent justice à la valeur des troupes et à l'habileté de vos dispositions et de votre retraite, qui a été forcée par l'arrivée de la flotte. Ainsi, vous devez être bien tranquille sur les relations qui parviendront en Europe ; les Anglais disent qu'il n'y a point de grâce en France à laquelle vous ne puissiez prétendre. »

En lisant ces lettres, on éprouve un serrement de cœur intolérable en constatant que tant de souffrances, de privations, de sacrifices et de dévouements n'ont servi de rien, mais elles jettent une nouvelle lumière sur les dernières années de la domination française au Canada.

Ces ouvrages seront lus avec le plus grand intérêt, et on ne saurait trop remercier le comte de Nicolay de sa générosité.

Il existe encore un autre ouvrage que l'on devrait bien publier, c'est tout le journal de bord du chevalier d'Iberville qui se trouve à Paris et qu'il faudrait copier.

Quand s'en occupera-t-on ?

* * Oh ! la jolie légende chinoise que je viens de lire ; la charmante légende, qu'elle est vraie, de tous les temps et de tous les pays !

Un philosophe se promenait un jour dans un cimetière, attristé par tous ces lugubres mamelons de terre amoncelée.

Tout à coup il aperçoit, pâle dans ses vêtements blancs (le blanc est la livrée de deuil en Chine), une jeune femme agenouillée sur un tertre frais et promenant avec tristesse son éventail sur cette tombe. Il s'approche. Il dit très doucement à cette affligée :

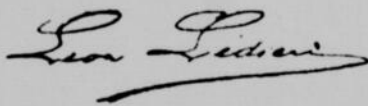
— C'est un mari que vous pleurez ?

— C'est mon mari, répondit-elle.

— Mais pourquoi, demanda le philosophe étonné ainsi son tombeau ? Boudha ne vous rendra par le corps de votre époux.

— Ah ! fit la jeune femme, c'est que je lui ai juré, à son lit de mort, de ne point me remarier tant que la terre qui le recouvre ne serait pas sec et je viens chaque jour l'éventer pour en chasser plus vite l'humidité.

Oh ! la vraie légende !



Promenade à travers l'Exposition Universelle

Maintenant que nous avons visité à peu près tous les pavillons semés aux pieds de la Tour Eiffel, et que nous avons admiré dans les merveilles qui les remplissent, les luttes énergiques entreprises par l'homme contre la nature pour faire valoir ses trésors, nous allons, si vous le voulez bien, faire un tour dans les jardins du Champ-de-Mars.

On a pensé en effet que le spectacle trop assidu des travaux de l'homme constitue parfois plutôt une étude qu'un délassement, aussi, a-t-on voulu qu'à l'Exposition le visiteur put distraire sa vue et son esprit par des attractions variées, et qu'après une laborieuse excursion à travers les palais de l'industrie et du travail, sa curiosité trouvât sans cesse un aliment nouveau. Voilà pourquoi dans cette œuvre admirablement conçue on ne s'ennuie pas plus à prendre le frais air dehors, dans les jardins, qu'à parcourir l'intérieur de l'immense monument qui abrite majestueusement les merveilles enfantées par le travail.

On a beaucoup parlé, sans les avoir jamais vus du reste, des fameux jardins que se faisait exécuter la reine Sémiramis, et chaque histoire ancienne qu'on nous mettait autrefois entre les mains ne

manquait pas de chanter dans toutes les trompettes de la Renommée les prodigieux jardins suspendus de Babylone. Eh bien, il est permis, tout en donnant son tribut de louanges aux jardiniers de Sémiramis, de supposer que MM. Alphand et Laforcade ne leur ont point été inférieurs dans l'exécution du parc harmonieux et grandiose qui entoure les palais du Champ-de-Mars, comme une ceinture de fleurs enrichies de villages, de campements, de théâtres, de pavillons et autres merveilles qui reposent l'esprit par leur diversité même.

Je voudrais essayer aujourd'hui de vous en donner un léger croquis, de mon crayon bien inhabile pourtant.

Et d'abord, pour bien voir, plaçons nous juste au centre des quatre piliers de la Tour Eiffel. C'est un spectacle très imprévu et fort original que l'Exposition contemplée à travers les jambes de la Tour. On se croirait sous un pont de géants, et dans l'énorme cadre rond de l'arche colossale, l'Exposition toute entière apparaît découpée comme en un tableau magnifique. Alors, apparaissent aux yeux les proportions énormes des palais de l'Exposition. Au fond, le grand dôme central s'élève comme une couronne majestueuse sur l'immense édifice étendu à ses pieds, puis à droite et à gauche les deux autres dômes secondaires des palais des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux qui forment un vaste fer à cheval, s'avancent des deux côtés du jardin, en longues et magnifiques galeries soutenues par une gracieuse colonnade.

Cette disposition des bâtiments leur donne un aspect monumental incomparable ; le regard plonge au loin et embrasse trois façades à la fois, et quelles façades ! Elles sont immenses, prodigieusement conçues et décorées. Et tout ce merveilleux ensemble avec ses toitures variées aux mille couleurs, ses dômes étincelants, ses portes aux proportions majestueuses, ses pavillons, ses cascades, ses fontaines, ses enfilades de colonnes à perte de vue, en rappelle par l'étendue tout ce qu'on imagine de Babylone, de l'Inde, de ces constructions démesurées auxquelles les rois anciens employaient des peuples entiers de prisonniers et d'esclaves.

Ce spectacle admirable donne lieu à bien des réflexions ; si, en effet, nous entendions de nos jours un admirateur outré de l'antiquité, comme on en rencontre souvent, nous raconter que jadis un conquérant Égyptien ou un empereur Romain avait élevé un immense palais dont la construction lui avait coûté des centaines de millions et où il avait entassé toutes les merveilles de l'industrie de son époque, pour les donner en spectacle au monde entier, vous diriez : Voilà un monarque qui a plus de droits à la gloire et qui a plus mérité du genre humain que Jules César ou Alexandre. Et si l'on vous disait ensuite qu'au bout de six mois le même monarque, croyant avoir assez prolongé ce magnifique spectacle, faisait démolir cet immense palais pour lequel il s'était donné tant de mal, et il avait dépensé tant de millions jusqu'à ce qu'il n'en reste plus pierre sur pierre, vous diriez : voilà qui est prodigieux, et c'est bien là un fait digne de cette antiquité fabuleuse, de ces anciens, auprès desquels nous ne sommes que des enfants et des maladroits !

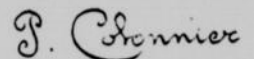
Eh bien, mes amis, c'est pourtant ce qui se passe à notre époque, c'est nous qui nous payons ces magnificences éphémères, et ce qui prouve encore une fois de plus que nous faisons des choses aussi merveilleuses et plus utiles que n'en ont jamais exécutés ces peuples d'autrefois. Et remarquez bien que tous les palais dont on trouve les ruines en Grèce, en Syrie, à Rome, en Égypte, ont été construits par des milliers de malheureux enchaînés comme des bêtes féroces, et qui succombaient chaque jour par centaines sous le fouet et le bâton de leurs maîtres impitoyables, tandis que les ouvriers qui ont élevé les magnifiques palais de l'Exposition étaient libres, et même égaux devant la loi, à ceux qui les conduisaient ! Non seulement ils ne mouraient pas sous le fouet et le bâton, mais encore leur travail leur était payé avec justice, et apportait le bien-être dans leurs familles !

Voilà combien nous sommes supérieurs aux anciens, et comment cette antiquité si vantée et si encensée n'apparaît plus que comme un fantôme cruel et sanglant devant l'époque moderne régénérée par le Christianisme !

Je me suis un peu écarté de mon sujet, mais je sais d'avance que mes lecteurs me pardonneront, car j'ai voulu faire ressortir le côté moral et les graves réflexions qu'inspire à qui sait la comprendre la grande œuvre de l'Exposition-Universelle.

Le jardin se partage en deux parties bien distinctes ; celle qui est située entre les deux ailes des palais des Beaux-Arts et des Arts Libéraux, et celle qui se trouve au fond, devant le grand dôme central. Cette dernière partie est plus élevée que l'autre de huit pieds, et l'on y arrive par un grand escalier de marbre à l'aspect monumental et orné de statues magnifiques. Tout autour de ces jardins règne une allée de palmiers d'Afrique, exposés par un jardinier amateur, de Nice. Sans entrer dans les détails du métier, que je n'entends pas du reste, je me contenterai des chiffres, selon mon habitude, bonne ou mauvaise. Eh bien, le parc du Champ-de-Mars ne contient pas moins de quatre cents espèces d'arbres forestiers et d'ornement, et sept cents espèces d'arbustes. Or, chaque espèce étant représentée par plusieurs plants, on peut se rendre compte du nombre considérable de pieds d'arbres que l'on a fait transporter au Champ-de-Mars. Toutes ces variétés sont des plus riches et des plus rares. De plus, le jardinier en chef de la ville de Paris a combiné ses plantations de façon que les floraisons se succèdent et que l'on ait toujours des fleurs à profusion pendant toute la durée de l'Exposition.

Quoique nombreux, ces arbres ne suffiraient pas pour ombrager ce grand jardin, on s'est donc occupé d'abriter les allées principales pour traverser le parc dans toute sa longueur. Pour cela, on a élevé des velums ou tentes aux riches et chatoyantes couleurs, au-dessus des allées situées à droite et à gauche des tapis de verdure qui entourent les fontaines et les bassins.



ETYMOLOGIES

SAINT-GERMAIN DE RIMOUSKI

La ville de Saint-Germain de Rimouski est le chef-lieu du comté du même nom. Elle possède une cour, un évêché et un collège classique. Cette ville a pour titulaire saint Germain de Paris. On lui a donné ce nom en mémoire de son premier habitant, le seigneur Germain Lepage.

SAINTE-ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE

Ce village est situé à quelques lieues de la ville de Rimouski. La première messe célébrée dans ce village le fut par le Père jésuite Henri Nouvel, le 7 décembre 1663, sur une *pointe* ou rocher. (Plusieurs écrivains ont erronément écrit *Pointe-aux-Pères*.)

SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE

Située dans le comté de Kamouraska, possède un collège classique et une école d'agriculture. Elle tient son nom de La Combe de la Pocatière, capitaine au régiment de Carignan.

SAINT-EUSTACHE DES DEUX-MONTAGNES

Cette paroisse est célèbre par la défense héroïque qu'opposèrent les patriotes de 1838, sous le commandement du brave Dr Chénier, à l'armée de Colborne. Son nom lui vient de Eustache Lambert, sieur Du Mont, seigneur des Mille-Iles.

SAINT-DAVID DE L'AUBERIVIÈRE

Cette jeune paroisse, située à quelques milles de la ville de Lévis, a été nommée ainsi en l'honneur de son fondateur, Mgr Joseph-David Déziel, et de Mgr de Pourroy de l'Auberivière, cinquième évêque de Québec.

SAINTE-CLAIRE DE DORCHESTER

Sainte-Claire de Dorchester tire son nom de Claire-Françoise Bissot, épouse de Joliet, le découvreur du Mississipi.

HECTOR SERVADEE



UNE BONNE PRISE. — TABLEAU DE M. F. DVORAK

CURIOSITÉS ICHTHYOLOGIQUES

LES POISSONS ÉLECTRIQUES

Plusieurs poissons jouissent de la faculté de provoquer, quand on les touche, une commotion pareille à celle produite par la décharge d'une bouteille de Leyde. Nous signalerons les plus connus.

La torpille ou raie électrique à la queue courte, mais assez charnue. Son corps est lisse et présente un disque à peu près circulaire, dont le bord antérieur est formé par deux prolongements du museau qui, de chaque côté, vont rejoindre les nageoires pectorales et laissent entre ces organes, la tête et les branchies, un espace ovalaire servant à loger l'appareil électrique.

Cet appareil se compose d'une multitude de tubes membraneux verticaux, serrés les uns contre les autres comme des rayons d'abeilles, subdivisés par des cloisons horizontales en petites cellules remplies de mucosités et animées par plusieurs branches très grosses des nerfs pneumogastriques.

C'est dans ces singuliers organes que se produit l'électricité à l'aide de laquelle les torpilles peuvent donner à ceux qui les touchent des commotions violentes.

Ce poisson est moins puissant encore que les gymnotes, mais il peut, néanmoins, frapper d'engourdissement le bras de celui qui le touche, et il se sert probablement de ce moyen pour s'emparer de sa proie.

On a constaté dans ces derniers temps que la commotion peut, dans certaines circonstances, donner des étincelles comme le ferait une machine électrique, et qu'elle se produit sous l'influence du lobe postérieur de l'encéphale.

Il y a plusieurs espèces de torpilles. Le gymnote est le poisson électrique le plus curieux ; son corps est allongé comme celui de l'anguille ; aussi l'appelle-t-on quelquefois *anguille de Surinam*. Il atteint souvent une longueur de six pieds et habite les petits ruisseaux et les mares de l'Amérique méridionale.

Humboldt raconte ainsi une curieuse pêche de ce poisson :

Nous partîmes le 9 mars de grand matin pour le petit village de Rastro de Abazo. De là, les Indiens nous conduisirent à un petit ruisseau qui, dans les temps de sécheresse, forme un bassin d'eau bourbeuse entouré de beaux arbres, de clusias, d'amyris et de mimosas à fleurs odoriférantes.

La pêche des gymnotes avec des filets est très difficile, à cause de l'extrême agilité de ces poissons, qui s'enfoncent dans la vase comme des serpents. On ne voulut pas employer le Barbaseo, c'est-à-dire les racines du *piscidia erythryno*, du *jacquinia armillaris* et de quelques espèces de *phylantus* qui, jetées dans une mare, enivrent ou engourdissent les animaux. Ce moyen aurait affaibli les gymnotes.

Les Indiens nous disaient qu'ils allaient pêcher avec des chevaux. Nous eûmes de la peine à nous faire une idée de cette pêche extraordinaire ; mais bientôt nous vîmes nos guides revenir de la Sa-

vane, où ils avaient fait une battue de chevaux et de mulets non domptés. Ils en amenèrent une trentaine, qu'on força d'entrer dans la mare.

Le bruit produit par le piétinement des chevaux fait sortir les poissons de la vase et les excite au combat.

Ces anguilles, jaunâtres et livides, semblables à de grands serpents aquatiques, nagent à la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des chevaux et des mulets ; une lutte entre des animaux d'une organisation si différente offre le spectacle le plus pittoresque. Les Indiens, munis de harpons et de roseaux longs et minces, ceignent étroitement la mare ; quelques uns d'entre eux montent sur les arbres, dont les branches s'étendent horizontalement au-dessus de la surface de l'eau. Par leurs cris sauvages et la longueur de leurs jones, ils empêchent leurs chevaux de se sauver en atteignant la rive du bassin.

Les anguilles, étourdies du bruit, se défendent par la décharge répétée de leurs batteries électriques. Pendant longtemps, elles ont l'air de

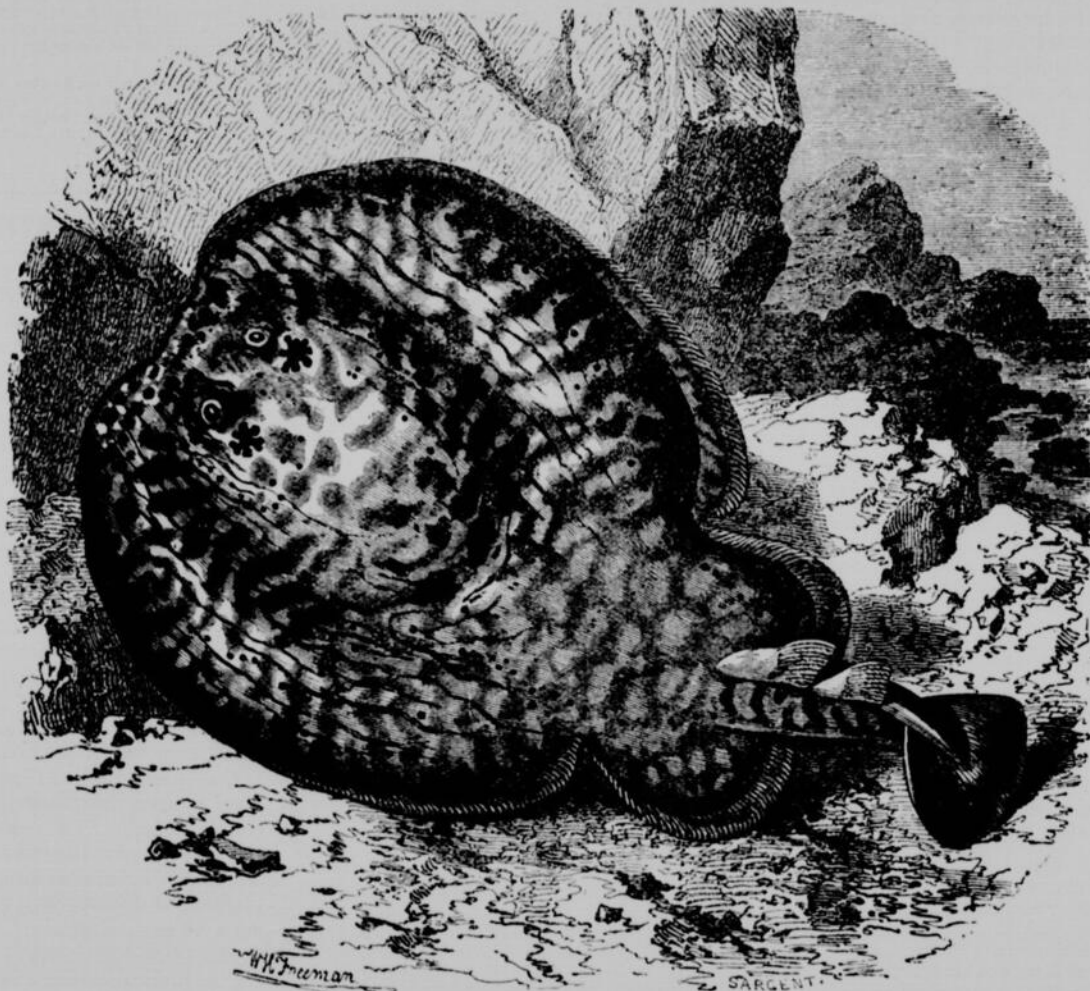
le poisson en l'air, ne ressentent point de commotion. En peu de minutes, nous eûmes cinq grandes anguilles, dont la plupart n'étaient que légèrement blessées.

La température des eaux dans lesquelles vivent habituellement les gymnotes est de 26 à 27°. On assure que leur force électrique diminue dans les eaux plus froides ; et il est assez remarquable, en général, comme l'a déjà observé un physicien célèbre, que les animaux doués d'organes électromoteurs dont les effets deviennent sensibles à l'homme ne se rencontrent pas dans l'air, mais dans un fluide conducteur de l'électricité.

Les gymnotes du Cano de Bera sont d'un beau vert d'olive ; le dessous de la tête est jaune mêlé de rouge ; deux rangées de petites taches jaunes sont placées symétriquement tout le long du dos, depuis la tête jusqu'au bout de la queue ; chaque tache renferme une ouverture excrétoire ; aussi la peau de l'animal est constamment couverte de matière muqueuse, qui, comme Volta l'a prouvé, conduit l'électricité vingt à trente fois mieux que l'eau pure.

Il y a quelques années, il existait, à l'Institution polytechnique de Londres, un gymnote de couleur rouge ; il était placé dans un réservoir en cristal, ce qui permettait de voir les phénomènes que produisait son électricité ; sitôt que l'on jetait des petits poissons dans l'eau ils étaient foudroyés à l'instant même.

FERNAND HAMEL.



Les poissons électriques.—La torpille.

rempporter la victoire. En moins de cinq minutes, deux chevaux étaient noyés. L'anguille, ayant six pieds de long et se prenant contre le ventre des chevaux, fait une décharge dans toute l'étendue de son organe électrique ; elle attaque à la fois le cœur, les viscères et le *plexus celiacus* des nerfs abdominaux. Il est naturel que l'effet qu'éprouvent les chevaux soit plus puissant que celui que le même poisson produit sur l'homme, lorsqu'il ne le touche que par une des extrémités.

Les chevaux ne sont probablement pas tués, mais simplement étourdis ; ils se noient, dans l'impossibilité de se relever par la lutte prolongée entre les autres chevaux et les gymnotes. Les gymnotes, fatigués, se dispersent ; ils ont besoin d'un long repos et d'une nourriture abondante pour réparer ce qu'ils perdent de force galvanique. Alors les chevaux et les mulets paraissent effrayés. Les poissons s'approchent timidement des bords du marais, où on les prend au moyen de petits harpons attachés à de longues cordes. Lorsque les cordes sont bien sèches, les Indiens, en soulevant

fluence, c'est méconnaître ses facultés multiples, c'est méconnaître sa véritable mission qui est double, c'est-à-dire à la fois familiale et sociale.

Le rôle de la femme dans la famille, tout le monde le connaît. En énumérer les devoirs serait sortir de notre cadre ; et d'ailleurs, notre but n'est pas de sermoner nos lectrices ; car les sermons sont toujours ennuyeux, et rien n'enlaidit comme l'ennui. Nous ne parlerons que des devoirs de la femme dans la société, de son rôle civilisateur.

Le rôle le plus élevé, le plus noble qui doit lui être départi, est le même que celui de la fleur dans le règne végétal. Ce rôle, répandre le charme, c'est de poétiser l'existence ; comme l'influence de la femme est due surtout à sa beauté, son devoir social le plus impérieux, le plus essentiel, le plus utile, c'est jouer son rôle de fleur, c'est de plaire, c'est d'inspirer l'amour. Toute femme qui néglige sa beauté est coupable, non-seulement envers elle-même, envers ses semblables, mais encore envers le créateur, puisqu'elle n'accomplit pas la destinée pour laquelle il l'a créée.

Le rôle de la femme dans l'humanité

Quelle est la véritable mission de la femme ?

Celui de gardienne du foyer, entièrement soumise et dévoué à l'homme, son seigneur et maître, tout occupée des soins du ménage et uniquement absorbée par ses devoirs d'épouse et de mère.

Ce rôle est des plus estimables sans doute ; mais la nature de la femme se prête à une sociabilité plus haute. Restreindre à la famille le cercle de son activité et de son in-

Et ce raisonnement n'est point un paradoxe pour amuser mes spirituelles lectrices, c'est le résultat d'une conviction sérieuse et réfléchie.

Il suffit, en effet, pour être convaincu du rôle civilisateur et prédominant de la femme, de jeter un coup d'œil sur les diverses sociétés du globe ; et nous verrons que le degré de civilisation de ces sociétés est en raison directe du degré de liberté que la femme y possède, où, si l'on veut, du degré d'influence qu'elle y exerce.

La France, qui est le pays des jolies femmes, des charmeuses, des coquettes, celui où incontestablement leur influence est la plus grande dans les arts, la littérature et même dans la politique, n'est-il pas le plus raffiné, le plus civilisé du monde ?

Si l'on admet que chacun de nos organes correspond à une fonction, il faut admettre également que chacune de nos facultés ou organes intellectuels correspond à une fonction morale : autrement dit, que nos aspirations ou attractions sont proportionnées à la destinée que nous a assignée le Créateur. N'est-il pas évident que notre mission est de plaire ; presque de toutes les passions féminines, la plus intense, persistante, celle à laquelle nous sacrifions toutes les autres, c'est, on ne peut le nier, le désir de plaire !

Nous reprocher notre coquetterie, c'est nous reprocher notre raison d'être, notre nature essentielle, notre attraction la plus légitime et la plus utile aussi, puisqu'elle est un instinct générateur avant d'être un mobile de civilisation.

LAURIANE.

REVUE GENERALE

M. Charles-L. Knapp, consul-général américain au Canada. — Mgr Walsh, évêque de Toronto. — M. J.-G. Shea et les Canadiens-Français.

Le gouvernement américain a nommé consul-général des Etats-Unis au Canada M. Charles-L. Knapp, homme distingué et bon orateur.

Il est né à Harrisburg, comté de Lewiston, N.Y., et a maintenant quarante ans.

M. Knapp fit ses études classiques au collège Rutgers, de New-Brunswick, N.J., et son droit au collège d'Hamilton. Il fut admis au barreau en 1873.

Aussitôt après avoir été reçu avocat, il commença à s'occuper activement de politique, et, en 1886-87, il fit partie du sénat pour l'Etat de New-York.

Qu'il soit le bienvenu au Canada et que sa présence au milieu de nous fasse disparaître les bruits d'annexion qui se font entendre au-delà de la frontière.

La question de succession au siège épiscopal de Toronto, devenu vacant par la mort de Mgr Lynch, vient enfin de recevoir une solution. Il a fallu beaucoup de pourparlers entre Rome et le clergé catholique d'Ontario pour arriver à la résoudre.

C'est à l'évêque de London, Mgr Walsh, que va échoir la succession. Rome, en le choisissant, a eu la main heureuse, car à Toronto il faut un homme énergique pour tenir tête aux sectes protestantes. Mgr Walsh est un de ces prélats qui cachent sous l'hermine une grande énergie et de plus beaucoup d'habileté pour atteindre le but en perspective.

Mgr Walsh est né à Mooncain, comté de Kilkenny (Irlande), le 24 mai 1830. Comme il montra un goût prononcé pour le sacerdoce dès ses plus tendres années, ses parents ne négligèrent rien pour lui faire donner une excellente éducation au collège Saint-Jean de Waterford. Désirant se faire missionnaire, il quitta l'Irlande dans l'automne de 1852, pour se rendre au Canada, à Montréal, où il entra au séminaire de Saint-Sulpice pour terminer ses études théologiques.

Mgr Baillargeon, de Québec, lui donna la tonsure et plus tard le consacra évêque. C'est Mgr de Charbonnel qui le fit prêtre (1er novembre 1854). Il commença à exercer le ministère à Brock (Ontario), et en 1857 il fut nommé curé de Saint-Mary's, et pendant quelque temps il remplit la même charge à Saint-Paul's.

Quand Mgr Lynch fut sacré évêque, Mgr Walsh occupa la charge de recteur de la cathédrale pendant un certain laps de temps au bout duquel il abandonna cette dernière occupation pour retourner à Saint-Mary's, où il demeura jusqu'en 1867, date à laquelle il fut fait évêque.

Le diocèse de London, sous la direction de Mgr Walsh, a progressé d'une manière surprenante. On calcule qu'au moins un million de dollars a été dépensé pour l'érection de nouvelles églises, couvents, etc., dont le nombre a pour le moins quadruplé. La bénédiction de la cathédrale, commencée le 23 mai 1881 et terminée le 29 juin 1889, donna lieu à une belle fête religieuse, ainsi que la célébration des noces d'argent de Mgr Walsh comme prêtre (novembre 1879).

Mgr Walsh est un orateur distingué, un écrivain habile et de plus un savant théologien.

Nous permettrons maintenant de reproduire un petit article paru dans le *North Western Chronicle*, de St-Paul (Minn.), sous la signature de M. John-Gilmary Shea,

un écrivain de grand mérite très sympathique aux Canadiens. M. Shea, quand bien d'autres écrivains nous jettent l'injure, se plaît à faire notre éloge. Nous ne doutons pas que nos lecteurs liront les lignes suivantes avec le même plaisir que nous avons éprouvé nous mêmes lorsqu'elles sont tombées sous nos yeux :

Un certain nombre de fanatiques sont très occupés dans ce moment à déclamer contre l'élément étranger de notre population. Pour eux, il n'y a que les Américains dont l'origine remonte à trois ou quatre générations, qui doivent être comptés pour quelque chose, le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. Et cependant, comment, étrange anomalie, agissent-ils vis-à-vis des Canadiens-Français des Etats-Unis, dont les ancêtres depuis de nombreuses générations sont certainement américains ? Pour venir chez nous, en effet, ceux-là ne traversent pas l'Atlantique, ils ne font que passer une ligne imaginaire, ils sont donc comme les plus puritains de la Nouvelle-Angleterre, nés en Amérique, de parents dont les grands parents sont aussi nés en Amérique. Or, cela étant donné, reçoivent-ils chez nous l'accueil auquel ils ont droit ? Nous en doutons.

Et pourtant, on ne saurait reprocher au million de Canadiens-Français répandus dans les Etats-Unis, la moindre infraction grave aux lois du pays. Il est bien vrai qu'il y a quelque temps des poursuites ont été exercées contre un certain nombre d'entre eux pour avoir envoyé leurs enfants à leurs écoles paroissiales, mais ceux qui violaient et la loi et les idées fondamentales du gouvernement américain étaient, non pas des Canadiens, mais bien leurs ennemis, ceux-là même qui exerçaient les poursuites.

Les Canadiens-Français forment une des portions les plus industrieuses et les plus intelligentes de notre population ; ils sont religieux et soutiennent leurs écoles paroissiales, ils sont moraux et surveillent le moral de la jeunesse et celui de l'enfance.

Et à ces divers points de vue ils brillent au premier rang dans nos villes manufacturières. Ils aiment la société, ils s'amuse d'une façon rationnelle et agréable, et ne sont jamais compromis dans les émeutes, les grèves ou les batailles.

Ils aiment à s'instruire, ils ont leurs propres journaux, rédigés en français par des écrivains capables, dévoués et patriotes ; ils ont leurs sociétés admirablement organisées, dirigées par des hommes compétents et consciencieux.

Ce peuple, nombreux aujourd'hui, augmente en nombre tous les jours et forme un des éléments les plus importants du catholicisme dans le nord des Etats-Unis.

Les Canadiens sont énergiques, ils l'ont prouvé dans leurs voyages d'aventures et de découvertes, ils le prouvent aujourd'hui d'une manière pacifique, mais tout aussi tangible par leur conduite dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Leur nombre s'accroît d'une façon incroyable, au moyen de leurs nombreuses familles d'abord, de l'immigration constante du Canada ensuite.

Comme citoyens, comme catholiques, ils possèdent les plus grandes qualités et se montrent en tout dignes de l'estime et de l'admiration de tous ceux qui les apprécient avec impartialité.

Bien écrit, bien dit, M. Shea. Vous méritez les félicitations de tous les Canadiens des deux côtés de la frontière américano-canadienne.

G. H. M. M. M.

Août 1889.

PENSIONNAT SAINTE-ANGELE

SOUS LA DIRECTION DES SEURS DE SAINTE-ANNE, SAINTE-CUNEGONDE DE MONTRÉAL

Ce pensionnat, situé dans la partie ouest de la ville de Montréal, au pied d'un coteau couvert de beaux arbres, offre à la fois les avantages d'un site des plus gracieux, de la salubrité, de l'air et d'une extrême facilité de communication, non seulement avec la ville, mais avec l'étranger.

La bâtisse en pierre, de 120 pieds de front par 60 pieds de profondeur, avec deux ailes de 75 pieds, est des mieux conditionnées et pourvue de toutes les améliorations modernes.

Le plan d'éducation renferme tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. L'enseignement du français et de l'anglais est suivi et le cours est complet dans les deux langues. La musique, le dessin, la couture, l'art culinaire, sont enseignés, avec avantage. Des leçons spéciales de comptabilité, de sténographie, d'écriture mécanique sont données à toutes les élèves qui désirent s'initier à ces connaissances.

Les élèves du cours supérieur sont particulièrement formées à la science du ménage, à l'économie domestique, aux convenances sociales, au bon ton, à la politesse et sont ainsi préparées à la vie du foyer domestique, celle qui influe le plus sur le bonheur ici-bas.

Le mode de discipline est doux, mais ferme. La surveillance est continuelle. La santé fait l'objet des soins les plus assidus, à cet effet les récréations et les promenades en plein air ont lieu aussi souvent que possible.

Les classes et les dortoirs sont disposés de manière à donner tout le confort désirable. Le maison est entièrement éclairée à la lumière électrique incandescente.

Pour plus amples informations, s'adresser à la Révérende Sœur Supérieure du Pensionnat Ste-Angele, No 466, rue St-Antoine.

L'ouverture des classes est fixée au 2 septembre. Dans notre prochain numéro, nous donnerons une vue de ce magnifique couvent.



LA PÊCHE A LA LIGNE

Un chapeau de paille jaune
Dont les bords n'ont pas d'ourlet,
Au bout de sa pointe en cône
Une plume de poulet.

Un chapeau de paille encore,
Un troisième, un autre ! Ainsi
Le rivage se décore
Du Point-du-Jour à Bercy.

Sous ces éteignoirs sans nombre
Rien ne bouge. On ne peut voir
Que les pas lents de leur ombre,
Qui s'allonge avec le soir.

Pourtant de chaque statue
Sort un grand sceptre en roseau
Et ce peuple s'évertue
A tremper du fil dans l'eau

Tout le long de la journée,
O destin, tu leurs promets
La douce joie ajournée
Qu'ils n'attrapperont jamais.

Et pas un ne s'en indigne
Pas un ne songe à partir !
Car le pêcheur à la ligne
Vit et meurt vierge et martyr.

JEAN RICHPIN.

RÉVERIE !

I

C'était le soir d'un beau jour de juillet ! Le soleil avait disparu à l'horizon ; une lueur incertaine marquait encore le lieu où il avait fui. Quelques belles étoiles commençaient à scintiller sur le fond noir du firmament ; elles semblaient des clous d'or soutenant la voûte immense des cieux.

Tout était calme dans la nature ; seules, la voix du rossignol qui faisait entendre dans le feuillage ses douces modulations et le murmure des ondes limpides, coulant à mes pieds, interrompaient le silence mystérieux qui m'entourait.

J'aimais à me promener solitaire sur les bords de la charmante rivière qui arrosait mon village ; l'eau était si belle, si limpide et ses rives si enchantées ! Cherchant la solitude, je ne pouvais la trouver plus douce que dans ce lieu où la nature avait répandu à profusion ses plus beaux dons.

Quelques arbres à l'épais feuillage, agités par un doux zéphyr, murmuraient je ne sais quel mystérieux langage ; ils penchaient tristement leurs branches touffues vers les ondes de la rivière.

Bientôt la lune monta dans le ciel ; sa lumière blafarde se décomposait en mille paillettes d'argent dans les eaux ridées.

Mon âme était triste ! Je levai les yeux, je vis ces milliers d'étoiles perdues dans l'immensité ; un sentiment indéfinissable envahissait mon âme à la vue de tant de grandeur ! Oh ! qui ne pourrait comprendre l'existence d'un Dieu, d'une puissance surhumaine veillant à l'ordre de l'univers quand on se trouve ainsi face à face avec les beautés du ciel et de la terre, dans le calme d'une nuit d'été ! O Dieu, vous qui avez fait ces merveilles, cet étoile, cet astre dont la douce lumière nous éclaire chaque nuit, cette nature luxuriante et belle qui, dans son langage, semble célébrer vos grandeurs, jetez un regard de miséricorde sur votre enfant, laissez pénétrer dans mon âme un rayon d'espoir !

II

Tout à coup, sur le bord opposé de la rivière, j'aperçus un vieillard aux cheveux blancs et péniblement courbé sous le poids des années. Une longue barbe descendait sur sa poitrine, et sa tête était chauve ; sa figure, empreinte d'une grande tristesse, présentait de nombreuses cicatrices, et pour tout vêtement il avait une robe blanche.

Ses yeux erraient tristement sur les eaux limpides de la petite rivière ; soudain je l'entendis parler en ces termes :

« Salut, bois couronné de verdure, salut, rivière

à l'onde ridée par le zéphyr, salut, ciel où brillent mille feux, je vous revois encore ! Pourtant, hier, je ne voulais plus vivre ! Je cherchais la mort et j'ai trouvé la vie ! Le Dieu de ma mère, voyant que je marchais à l'abîme, m'a envoyé son ange pour me guider par la main dans la voie du ciel ! Au jour néfaste où je perdis ma tendre mère, je me trouvai seul au monde. Jeune et ardent, je partis pour des terres lointaines ! Sans expérience, je devins ami d'un homme qui a fait le malheur de ma vie ! O souvenirs cruels, fuyez loin de ma pensée ! Respectez la douleur d'un vieillard ! Hier encore, je voulais mourir, lorsque sur ma route je rencontrai une de ces âmes privilégiées qui n'ont jamais connu le péché, et je fus sauvé ! O solitude, porte dans mon cœur le baume de la paix ! Ici, laisse-moi pleurer !"

J'entendis les sanglots déchirants du pauvre malheureux ; soudain je le vis se lever comme en sursaut, les yeux hagards et les mains tendues vers le ciel, en s'écriant d'une voix terrible : " Mon Dieu ! " Ce fut tout ! . . .

III

C'était un rêve ! . . . Dieu m'avait envoyé le sommeil afin que je fisse ce rêve fantastique dont je compris le sens. Oui, un mauvais ami est le plus grand malheur qui puisse arriver. C'est s'attacher à un cadavre pour pourrir avec lui !

De nos jours, hélas ! les amis de cette sorte sont bien nombreux ! Le mal a toujours eu des adeptes pour le répandre dans le monde, et le bien est là qui attend de nobles âmes pour le faire connaître et aimer.

Les étoiles brillaient encore, quoiqu'avec un moins vif éclat ; la lune avait parcouru déjà dans le ciel une grande distance. Le silence planait toujours sur ce lieu enchanteur où j'avais passé de si doux instants ; après une courte prière, je regagnai ma demeure, songeant à ce rêve qui était pour moi comme un avertissement, un conseil venu de Dieu même ! Je gardai toujours le souvenir de cette nuit d'été.

Paul Durand

BIBLIOGRAPHIE

L'ami des Salons, par Mlle L. Nitouche. Publié par la librairie Ste-Henriette : G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10 cts. En vente partout. A Québec, chez M. Béland, 264, rue St-Jean.

Nous accusons réception de ce charmant petit volume, intéressant au dernier degré. Pas un salon ne lui refusera l'hospitalité, car il est destiné à être l'ami de tous.

Pour donner une idée de son contenu, nous reproduisons ci après le sommaire :

Questions et réponses.—Langages du mouchoir, des pépins de pomme et d'orange, des gants, de l'éventail, du front, des plantes et des fleurs—Horloge de Flore—Calendrier de Flore—Doigts et pouces—Pourquoi elles nous aiment—Les vieilles filles—Aux nouveaux époux—Les baisers—Les commandements de la table—Décalogue d'un étudiant—A propos de politesse—Emblèmes des couleurs—Couleurs des mois de l'année—Couleurs des saisons—Poésies amoureuses—Amusements des salons—Voulez-vous rire ?

Comme vous le voyez, il y a de tout dans ce petit livre, et nous pensons bien que pas un ne manquera de l'acheter.

SAINT FRANÇOIS REGIS

(Voir gravure)

Ce tableau de M. Joseph Aubert, que nous publions en première page, dénote de grandes qualités. Comme dessin et comme sentiment, il nous semble difficile de mieux faire.

La figure du saint exprime bien cette charité sublime que Dieu seul doit inspirer. Les malheureux qui recourent à cette main divine sont admirables dans leur misère.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. J. Boucher (5.00), 1622, rue Notre-Dame ; L. N. Prévost, 1130, rue St-Laurent ; Willie Clément, 592, rue Wolfe ; Delle Sésarine Lalonde, 11, rue Charboillez ; Arthur Tremblay, 159, rue du Collège ; Joseph Ouellette, 314, rue Amherst ; Delle Joséphine Picard, 44, rue St-Louis ; J. Bte. Roberge, 259, rue Poupart ; A. G. A. Théoret, du Terrapin, rue Notre-Dame ; Dame L. N. Thivierge, 268, rue Drolet ; J. O. R. Chevigny, 188, rue Montana ; F. Bourbonnière, 397, rue Beaudry ; Dame Louis Clairemont, 735, rue St-Dominique ; Nazaire Versailles, 416, rue Guy ; Delle Emma Caron, 28, rue Lamontagne ; Dame Lucie Morisseau, 276, rue Sanguinet ; G. Lefebvre, du Bureau de Poste.

Québec.—Charles L'Heureux (\$15.00), 68, rue de l'Eglise St-Roch ; Louis Matte (\$3.00), 149, rue St-Olivier, St-Roch ; Victor Marier, 83, rue d'Aiguillon ; Louis Drolet, 35, rue Couillard, Haute-Ville ; Arthur Ouellet, 59, rue St-Georges ; A. Routhier, 252, rue St-Olivier St-Roch ; Herculine Gagnon, 18, rue Daulac, St-Roch ; Achille Fortin, 82, rue Scott ; Charles Darveau, 13 rue St-Ours, St-Sauveur ; Nazaire Côté, 59, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; Dame P. Hamel, 18, rue la Couronne, St-Roch ; Victor Derôme, 376, rue St-Jean ; C. A. Gaumont, 259, rue du Roi, St-Roch.

St-Joseph de Lévis.—Madame Lagassé ; Michel Bilodeau.

Hochelega.—Maxime Pigeon, 96, rue Desery.

Ste-Camégonde.—Sébastien Céréda, 100, rue Labonté ; Dame Joseph Gagnon, rue Labonté ;

Pointe Ste-Charles.—Louis Poulin, 296, rue Centre ; Dame Joachim Coutu, 562, rue St-Patrick ;

St-Lin.—M. l'abbé J. B. Proulx.

Valleyfield.—Auguste Poirier.

Sorel.—P. E. Boucher ; Charles Dufault, barbier.

St-Eugène, Ont.—Z. O. Fournier.

St-Rose.—O. E. Dalairé.

Richmond Station.—J. Ledoux, \$25.00.

Fall River, Mass.—Delle Léda Caron, 442 South Main.

SOIXANTE-QUINZIÈME TIRAGE

Le soixante-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'août) aura lieu SAMEDI, le 7 Septembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Si vous faites maintenant, avec vos trois bandes, une figure ayant la forme de la lettre H, la bande étroite formant la barre horizontale, et que vous fassiez pivoter cette bande de manière à la mettre de travers, elle vous paraîtra moins longue que les deux bandes verticales, bien qu'elle soit exactement de même longueur.

Ainsi donc, une bande de papier qui est exactement de la longueur de deux autres vous paraîtra soit plus grande soit plus petite, selon la position que vous lui aurez donnée par rapport aux deux autres, et cela par suite de la curieuse illusion d'optique dont chacun pourra aisément être le jouet.

CHOSSES ET AUTRES

—Des statistiques récentes démontrent qu'il y a dans l'armée anglaise, 2,272 soldats audessus de six pieds.

—La Perse a accordé à la Russie le droit exclusif de bâtir un chemin de fer de la mer Caspienne à l'océan Indien.

—Le Kentucky cultive chaque année 300,000,000 livres de tabac, ou environ la moitié de la récolte de tous les Etats-Unis.

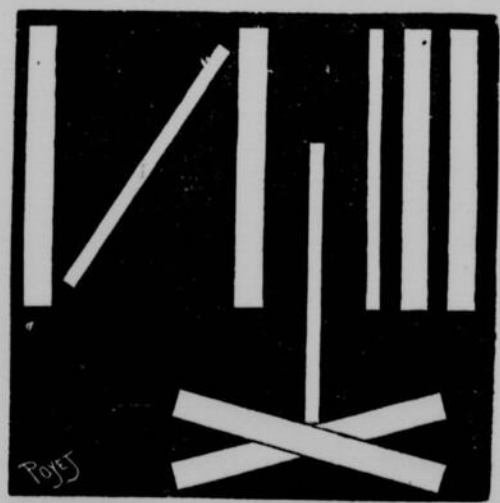
—L'ordre des Pères Rédemptoristes compte aujourd'hui 2,500 membres. Les deux provinces américaines sont Baltimore qui possède douze communautés dont trois sont situés en Canada, et St-Louis qui en compte six.

—Charles Kinkel, un architecte de Washington, propose de construire une tour, genre Eiffel, de 1,500 pieds de haut, c'est-à-dire, de 500 pieds de plus que celle de Paris. Autour du pied de la tour seront 48 constructions en fer.

—Un spirituel chroniqueur français vient de se livrer à un petit calcul de physique appliquée : Le bruit d'une parole insignifiante arrive à l'oreille à raison de 340 mètres par seconde. La louange atteint une vitesse 1,500 mètres. La flatterie, plus rapide encore, franchit 1,800 mètres. La vérité ne parcourt guère plus de 2 mètres.

—On ferait un recueil curieux d'échos avec les mots que le shah de Perse a semés comme au hasard pendant son séjour en Belgique. Celui qui a eu le plus de succès est le mot qu'il a dit au château de Laeken, pendant la courte visite qu'il a faite, le lendemain de son arrivée à Anvers. Comme on l'introduisait dans le salon où l'attendait la reine, entourée des hauts dignitaires du château, le shah dit au roi Léopold, en lui désignant le groupe des dames d'honneur : " Votre harem, sire ! " Et comme le roi, surpris de la demande, éclatait de rire sans répondre, le shah, prenant ce silence pour une réponse affirmative, reprit en clignant de l'œil, doucement : " Il faudra renouveler ! . . . "

—Dans l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris, service du Dr Charcot, il y a une malade connue sous le nom de femme-chat. C'est une belle enfant d'environ 14 ans, avec des yeux bleus, des cheveux longs et blonds tombant au milieu du dos. Elle est modeste et gentille dans certains moments ; mais lors des crises, ses yeux roulent convulsivement dans leurs orbites, la bouche se resserre, une horrible grimace défigure ses traits et elle se jette à quatre pattes sur le plancher. Alors elle sautille au travers de la chambre, grimpe sur les chaises, passe sous les tables, cherchant partout une issue pour se sauver ; si quelqu'un essaie de l'attraper, elle crache en poussant de " pftts, pftts " comme une chatte enragée. Elle arrondit son dos et pousse de longs mialements qui vont en " crescendo " ; si on jette une boulette de papier, elle allonge la patte, pardon, la main, et joue avec ce papier. Finalement, après avoir rempli le rôle de chatte à la perfection, elle se couche sur le dos ; la crise est passée et la femme féline redevient une femme pure et simple. Une chose manque cependant à ce phénomène, c'est une paire de moustaches à poils raides qu'elle pourrait hérisser dans sa colère ; mais l'on ne peut pas tout avoir dans ce bas-monde.



Illusion d'optique

rigoureusement égales, pour que les spectateurs se rendent à l'évidence. Cette illusion, très sensible pour celui qui regardera notre dessin, le sera encore davantage avec des morceaux de papier blanc posés sur un fond de papier ou de drap noir.

VARIÉTÉS

"La nuit est une souveraine qui ne règne que lorsqu'elle tombe."

—J'ai bien trouvé le moyen de ne plus me faire battre par maman, disait un petit vanda de dix ans ; J'ai avalé une cartouche de dynamite. Maman ne peut plus me taper sans s'exposer à me faire faire explosion.

Un vieillard manifeste le désir violent de faire l'ascension de la tour Eiffel.

—Monter si haut, à votre âge ?
—Jusément, pour m'habituer à quitter la terre !

Le père, (moraliste.)—Mes filles, quelle légèreté ! Votre pensée devrait pourtant se reporter plus haut qu'à une robe.

La cadette.—Oh ! mais, c'est vrai, Adèle ; nous n'avons pas encore de chapeaux !

—Si mon patron ne rétracte pas ce qu'il m'a dit ce matin, je le laisse.

—C'est donc bien grave ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Il m'a dit de me trouver une autre place.

Aménités féminines :

Miss Prue.—Dites-moi, ma chère, si un monsieur vous demandait votre âge, que lui diriez-vous ?

Mrs Golightly.—Un mensonge, tout comme vous.

Le petit Bob est allé assister à une course de taureaux. Comme toujours, il accable son précepteur de questions et notamment lui demande à quoi sert l'étoile rouge que les toréadors promènent devant les yeux des ruminants :

—C'est pour les exciter, répond le magister.

Le lendemain matin, le petit Bob remarque sa mère qui, debout devant son miroir, se passe du carmin sur les lèvres :

—Tiens, dit Bob à demi-voix, maman veut exciter quelqu'un aujourd'hui.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 516.—ENIGME

Certains m'appellent la mutine
Je ne meurs jamais de famine
Sur vous humains !
Mais on s'impose... un sacrifice,
On m'exécute un peu d'office...
Quand dans... vos mains
Vous pouvez, glorieux, me prendre,
Car je refuse de me rendre !
Point ne me plains !

No 517.—UNE QUESTION

Au jeu de Dominos deux joueurs ont chacun sept des d'une même série.
Quel est celui qui gagne, celui qui a la pose, ou bien l'autre ; quelle est la condition du gain ?

No 518.—LOGOGRAPHIE

Sur mes six pieds, j'ai ce qu'il faut
Pour donner chaud
Par un froid implacable.
Sur un de moins, c'est moi qui fais
Sentir le frais
Quand la chaleur accable.

SOLUTIONS

No 515.—A tout pécheur qui se repent.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"

Nos Gloires nationales (Meryem Cecyl).—La hache de Raniero (Victorien Aury).—Promenade de deux enfants à l'Exposition (Berthe et Maurice).—Le Tueur de Daims (Meryem Cecyl).—Les Feux de la Saint-Jean (Camille Norbert).—Boîte aux Lettres.—Tirelire aux Devinettes
Illustrations par Mes, Shew, E. Zier, Breton, Gaillard, etc., etc.

Abonnements : Un an 20 fr. ; six mois 12 fr. S'adresser à la librairie Ch Delagrave 15, rue Soufflot, Paris.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant le progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

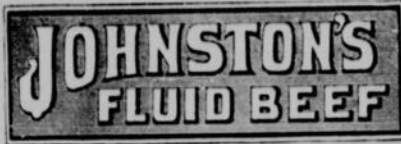
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

50421



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

N'est pas seulement un extrait de boeuf ou une décoction concentrée, mais c'est un fluide de boeuf contenant outre l'albumine et la gélatine, la véritable proportion de ces phosphates qui sont si essentiels au maintien de la vie.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,105,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gerant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mere, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

51, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL



Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles, 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage general. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 3.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q



(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for 60 NEW YORK.